Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 2

Artikel: Le veau du peintre Courbet
Autor: Courbet, Gustave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225643

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ge de noce a risqué de passer la nuit là où vous êtes, au fin dessus. Il a fallu la grande échelle des pompiers pour permettre aux deux amoureux de finir leur voyage en de meilleures conditions.

Après dix bonnes minutes, l'engin se remet enfin à tourner. Barnabé respire, puisque ça redescend. Nos deux compagnons, un peu éprouvés par ce brusque changement d'attitude, sont tout heureux de sentir de nouveau la terre ferme.

— Allons vite prendre un « demi » sur la peur, propose Barnabé.

— C'est moi qui offre, puisqu'on a voyagé à l'œil !

Avant de se diriger vers la gare, nos deux gars font encore un tour sur la Riponne. La femme mastodonte de 480 livres (sans charge) ne leur dit pas grand chose.

— C'est trop cher à entretenir, une femme pareille. Je préfère la Jolie Rœseli du *Lion d'Or*, à Bière, qu'en penses-tu, Barnabé ? Ou bien cette grande frisée, là, à ce tir à pipes. Elle nous sourit. Allons faire un carton !

Après un massacre de pipes et la boutonnière ornée d'une belle rose en papier, insigne du bon tireur, nos deux valets font encore un court arrêt à la Pinte Besson, puis se dirigent du côté de la gare. En cours de route, Barnabé dit à son compagnon :

— Ecoute, Joseph ! On ne peut pas boire tout le temps. Je commence à avoir « la dent ». Si on prenait le moindre petit croûton ? Tiens ! Voilà un Carnotzet-Bar ! « Bar » ? je ne sais pas ce que c'est, mais « carnotzet », c'est quelque chose de chez nous. Lis-voir ce qu'ils ont à manger, là, sur ce papier collé sur la porte.

Joseph, après avoir lu le menu affiché :

— C'est trop compliqué. Il y a des plats qu'on ne sait seulement pas comment ça se mange. Entrons toujours ; on verra bien.

Un peu hésitants, ils s'installèrent à l'une des petites tables. Le garçon se précipite, le sourire engageant :

— Ces messieurs désirent ?

— Eh bien, voilà ! On n'a pas eu le temps de faire les quatre heures. Alors, on voudrait manger. Qu'est-ce que vous avez ?

— Il y a le menu de fête, servi à 7 heures, mais je pense que ces messieurs prennent le train, n'est-ce pas ? En ce cas, je puis vous conseiller du poulet froid, des parfaits au foie gras truffés, exquis, du saumon du Rhin-mayonnaise, une omelette Pompadour, du...

Mais Joseph, étourdi par cette énumération, lui dit :

— Ecoutez-voir, mon ami ! On n'a pas tant de ce temps. Donnez-nous tout bonnement deux rations de pain et de fromage, avec de la moutarde et, pour commencer, un « demi ».

Le garçon, qui espérait mieux, mit un bon quart d'heure à les servir et les regardait d'un air dédaigneux piquer avec la pointe du couteau à même le morceau de fromage, puis faire descendre celui-ci par d'énormes bouchées de pain. Le « demi » baissait dans la même mesure.

— Garçon ! Encore deux rations et un «demi» du même. Vous savez, c'est un peu juste, vos rations.

Les deux nouvelles rations réduites, Barnabé redemandait du pain pour finir son fromage et Joseph du fromage pour finir son pain. Mais, l'heure du train était là. Nos deux hommes vident le dernier verre.

— Il faudrait assez voir à s'emmoder, si on veut rentrer cette semaine encore. Qu'en penses-tu, Barnabé ?

L'écot réglé, nos compagnons serrent vigoureusement la main du garçon, en guise de pourboire.

— Eh bien, au revoir, mossieu ! On vous la souhaite bonne et heureuse ! Bien des choses chez vous ! A la prochaine ! Au revoir ! Conservation !

Avec un peu de vaudaire dans les voiles, ils dévalent le Petit-Chêne et arrivent tout juste pour ne pas rater leur train, où ils ne tardent pas à s'assoupir. Barnabé rêve qu'il a été projeté par la vitesse de la « Grande Roue » à une hauteur vertigineuse, avec la nacelle et qu'il descend tout doucement, en vol plané...

A Morges, le contrôleur les réveille.

— Pour Apples-Bière-L'Isle, changement de train ! *F. Wœlfli.*

Aveu mélancolique. — Le jeune artiste prodige vient de donner un récital avec un étourdissant succès. Il est assailli par des admirateurs qui le félicitent, l'embrassent, le portent en triomphe. Seul, un vieux pianiste ne prend pas part à l'enthousiasme général.

— Les enfants prodiges deviennent souvent, hélas ! en vieillissant, des fruits secs.

— Qu'en savez-vous ?... interrompt avec indignation une admiratrice du jeune virtuose.

— Hélas ! Madame, il y a cinquante ans, moi aussi, j'ai été un enfant prodige...

LE VEAU DU PEINTRE COURBET

COURBET, alors qu'il séjournait à la Tour-de-Peilz, s'en fut un jour en visite chez M. X... qui possédait aux Ormonts de vastes étables. Un jeune veau, crotté jusqu'à l'échine, gambadait dans le pré. Il symbolisait si bien, aux yeux de Courbet, les attraits de la campagne, qu'il voulut le peindre.

Quelques jours après, il revint. Il se félicitait du tableau qu'il allait peindre, voyant par avance le museau rose et écumeux, les taches rousses et blanches de la bête couverte de boue, joyeux de l'impression de vérité qu'il allait en tirer. Il s'installe, ouvre ses boîtes, et la fille de ferme arrive, tirant derrière elle le veau... lavé, rincé, peigné, frisé, portant aux cornes des faveurs bleues.

— Vous auriez dû me dire, rugit Courbet suffoqué, vous auriez dû me dire que vous l'envoyiez au concours agricole.

— Mais... mais... M. Courbet, il ne s'agit pas de concours, c'était pour qu'il soit plus mignon !

— Ça... ça, vous prétendez que c'est un veau ! Eh bien, vous, vous êtes une dinde ! hurla le peintre. Et il s'enfuit, à la consternation de la brave fille qui avait usé trois baquets d'eau à faire la toilette de l'animal.

GENS DE COUR

ALEXANDRE-LE-GRAND reprochait à un pirate sa condition :

— Je suis pirate, lui dit celui-ci, parce que je n'ai qu'un vaisseau ; si j'avais une flotte, je serais un conquérant.

—o—

Trois députés des Etats de Bretagne vinrent pour haranguer le roi. L'évêque, qui était le premier, oublia sa harangue et ne put en dire un seul mot. Le gentilhomme qui le suivait, se croyant obligé de prendre la parole à sa place, débuta en ces termes :

— Sire, mon grand-père, mon père et moi, sommes morts à votre service.

—o—

Le comte de Mirabeau disait en parlant du vicomte, son frère :

— Il est le plus bête et le plus honnête de sa famille. Il serait le plus spirituel et le plus grand vaurien d'une autre.

—o—

Le duc de Nivernais s'était rendu au chevet de son intendant, tombé gravement malade.

— Ah! monsieur le duc, fit le pauvre homme, je vous demande pardon de mourir devant vous.

A quoi le duc, dans son trouble, répondit distraitement :

— Ne vous gênez pas, mon ami !

—o—

Talleyrand fut interpellé, un jour, par une dame dont la laideur était légendaire et pour laquelle il avait eu cependant quelques faiblesses.

— Il paraît, monsieur, s'écria-t-elle courroucée, que vous vous êtes vanté d'avoir obtenu mes faveurs ?

— Vanté ? répliqua le spirituel diplomate en souriant. Non, je m'en suis accusé, madame !

—o—

Un jour, Louis XIV dit au valet qui gardait la porte de son appartement privé :

— Tu ne laisseras entrer personne.

— Votre Majesté peut compter sur moi.

— Bien. A l'exception toutefois de Mme de Montespan. Tu connais Mme de Montespan ?

— Oui, sire. C'est la dame qui acheté la charge de Mlle de La Vallière.

—o—

Etant à Saint-Ouen, Louis XVIII lisait à M. de Talleyrand, chef du gouvernement provisoire la charte constitutionnelle.

— Sire, je remarque une lacune.

— Laquelle ?

— Le traitement des membres de la Chambre des Députés.

— Mais j'entends, que leurs fonctions soient gratuites, elles n'en seront que plus honorables.

— Oui, sire, oui ! Mais, gratuites... gratuites... cela va coûter bien cher.

—o—

Le même Talleyrand envoya, un jour, chercher un riche fournisseur militaire et apprenant qu'il était allé à Barèges prendre les eaux, se contenta de dire :

— Il faut donc toujours qu'il prenne quelque chose !

—o—

Louis-Philippe, au cours d'un voyage en Normandie, offrit un cigare au maire d'un village où il avait trouvé une réception chaleureuse :

— Ce cigare, ah ! Sire, s'écria le maire pénétré de reconnaissance, ce cigare, je le fumerai toute ma vie.

—o—

Napoléon III ne s'y connaissait guère en musique. Ayant entendu parler des soirées que donnait Liszt à l'ambassade d'Autriche, il l'invita aux Tuileries. Comme l'artiste, interprétant la prière du « Moïse » de Rossini, terminait par quelques puissants trémolos, Napoléon III lui dit :

— Comme vous imitez bien le tonnerre !

—o—

Un jour le comte de Morny, pour une affaire financière, devait aller en personne à la banque de Rotschild. Le baron le reçut assez cavalièrement :

— Monsieur, lui dit-il sans façon, veuillez prendre une chaise.

— Savez-vous qui je suis ? dit l'homme d'Etat offusqué. Vous parlez au comte de Morny.

— Monsieur le comte, répliqua de Rothschild, ayez la bonté de prendre deux chaises.

—o—

La France est bleue, disait-on devant le duc d'Aumale.

— Oui, dit le prince. Mais dès qu'on lui montre du blanc, elle devient rouge.

—o—

Un parvenu dont les origines étaient des plus modestes — son père avait été concierge — demandait au prince de Sagan de le présenter dans le monde et de lui ouvrir la porte du Cercle de la rue Royale.

Le prince lui répliqua avec hauteur :

— Quand je demandais pareil service à votre père, j'ajoutais toujours : s'il vous plaît !

—o—

On venait de présenter à l'un des quatre ou cinq « anciens Présidents de la République » l'illustre aviateur Latham.

— Et que faisiez-vous dans le civil, je veux dire avant de vous mettre dans l'aviation ? demanda l'Exécutif.

— Mon Dieu, monsieur le Président, répondit modestement Latham, j'étais homme du monde.

Prévoyance — La toute jeune et naïve mariée est allée au grand bazar local acheter quelques paquets de graines pour le jardinet de la maisonnette conjugale et banlieusarde.

— Je voudrais, dit-elle, des graines qui me donnent des grands arbres.

— Madame, dit l'employé avec assurance, celles-ci sont garanties.

— Ah ! bien. Alors, dans ce cas, donnez-moi aussi un hamac.